

## Le sermon joyeux: Une invitation au rire et à la transgression

RAMIRO MARTÍN  
Universidad de Extremadura

Le poète et antiquaire belge Géo Norge écrit en 1954 *La langue verte*<sup>1</sup>, qui est en même temps un exercice de style de l'auteur et un hommage aux irréguliers du langage. Des irréguliers qui vont de Marc de Papillon, «grand caresseur de fillettes» et créateur du «langage enfançon» à Raymond Queneau, créateur de l'Oulipo et des «Zavanthures du lent gage», en passant par Coquillard, Vadé, Villon, Rabelais, Jarry etc. Norge nous fait promener tout au long de son musée imaginaire d'antiquaire.

En lisant le *Recueil de Sermons Joyeux* de Jelle Koopmans<sup>2</sup>, il nous est venu à l'esprit l'idée du poète belge voulant revendiquer la langue verte –argot, langue des malfaiteurs, du milieu, c'est vrai; mais aussi langue jeune, vigoureuse, juteuse– «Ils sont comme les enfants, les mots: ils ont besoin de jouer quand ils sont jeunes»<sup>3</sup>, dirait-il.

Le sermon joyeux, par sa fraîcheur, sa désinvolture et son irrespect, se situe, donc, dans une longue tradition de marginalité, d'irrégularité. Par sa dimension parodique il remonte à l'antiquité gréco-latine<sup>4</sup>. Mais les sources médiévales plus proches peuvent être retrouvées dans la «philosophie existentialiste» des Goliards, dans la tradition carnavalesque, dans la Fête des Fous, les Messes de l' Ane, etc. ainsi que dans le folklore populaire nuptial –charivaris– et surtout dans l'hypotexte générique du sermon sérieux dont le sermon joyeux n'est que la parodie. Quelques-uns des sermons joyeux s'inspirent aussi du quotidien scolastique des écoliers: la *lectio* ou la *quaestio disputata*, pratiques universitaires destinées à l'apprentissage des problèmes philosophiques ou théologiques.

1. In *Remuer ciel et terre*. Bruxelles, Edit. Labor, 1985, p. 155 et ss.

2. Genève, Droz, 1988.

3. Op. cit., p. 162.

4. Cf. à ce sujet G. GENETTE. *Palimpsestes. La literatura en segundo grado*. Madrid, Taurus, 1989, p. 20 et ss.

Toute production –littéraire ou non littéraire– qui manifeste un caractère réglé, sérieux et officiel secrète immédiatement son antidote, son contraire: Pronostications, Calendriers, Almanachs, Testaments, Legs, Ordonnances royales, Chartes, Privilèges... et Sermons, donnent lieu à des productions bouffonnes, parodiques. On assiste au même phénomène dans le domaine de l'Utopie. *L'abbaye de Thélème* de Rabelais<sup>5</sup> n'est que la parodie de l'*Utopie* de More.

Ce que dit Genette à propos de l'épopée: «El pastiche y la parodia están inscritos en el propio texto de la epopeya [...] Hija de la rapsodia, la parodia está desde siempre presente, y viva, en el seno materno [...] La parodia es el revés de la rapsodia, y todos saben lo que Saussure decía acerca de la relación entre recto y verso. Del mismo modo, lo cómico no es otra cosa que lo trágico visto de espaldas»<sup>6</sup>, peut très bien être dit de n'importe quelle production littéraire qui, en raison de la sclérose et la stéréotypie des formes devient par là une cible privilégiée des imitations parodiques. Tel est le cas du sermon sérieux qui engendre automatiquement ses anticorps soit en ce qui concerne la forme ou plutôt les formules –avec des citations en latin macaronique, gestualité caricaturale, etc.– soit en ce qui concerne le contenu –par l'invitation au défoulement, à la jouissance et à la libération des contraintes d'ordre dogmatique et moral–.

L'époque de floraison du sermon joyeux se situe aux XVe. et XVIe. siècles.

Pendant la guerre de Cent Ans de très profonds changements se sont produits en France. Les universitaires: médecins, professeurs, juristes (La Basoche), et étudiants –les clercs– ainsi que les bourgeois –avec le développement des villes– acquièrent un prestige et une autorité aux dépens du noble et de l'évêque. Le monolithisme de l'église ainsi que le système féodal se décomposent peu à peu dans une société de plus en plus profane et de moins en moins théocentrique. Pour sa part le menu peuple laisse entendre sa voix sporadiquement mais d'une manière très violente lors des révoltes paysannes ou *jacqueries*. Du point de vue intellectuel on ne peut pas oublier des remous sans précédents. Guillaume d'Ockam met en cause le thomisme et l'argument d'autorité en ouvrant la voie au raisonnement individuel et à la pluralité d'opinions. Il peut être considéré comme le grand démolisseur de la philosophie médiévale et comme le grand précurseur de la philosophie de la renaissance et de la philosophie moderne. L'effervescence intellectuelle est indéniable; Copernic, Giordano Bruno, Galilée ne sont pas nés par génération spontanée. La culture qui, au XIIIe. siècle, était une culture théologique –*litterae divinae*– devient, au XVe. siècle, une culture humaniste –*litterae humanae*–. A côté de l'aristotélisme et du platonisme surgissent et se renouvellent des philosophies telles que l'épicurisme chez un Lorenzo Valla (1405-1457) qui soutient que le plaisir est le seul bien de l'homme, ou un peu plus tard chez Gassendi.

5. *Gargantua*, chap. LII et ss. In *Oeuvres Complètes*. Paris, Gallimard, 1955, p. 147 et ss.

6. *Op. cit.*, p. 26.

Bref, la guerre de Cent Ans, le schisme d'Avignon, le déclin du système féodal, la montée de la bourgeoisie, les révoltes paysannes... autant de données qui vont bouleverser une société et par conséquent le statut et les conditions du monde littéraire et artistique en général et du spectacle en particulier. L'ère du jongleur «professionnel» est dépassée. Les conditions matérielles l'exigent ainsi. Les *joculatores* qui chantaient «gesta principum et vitam sanctorum»<sup>7</sup>, cèdent leur place à un autre type de jongleurs qui ne sont plus la voix de leur maître et qui avaient de tout le temps coexisté avec les jongleurs, pour ainsi dire, attirés. On connaît assez bien le cas des Goliards ou Vagants et on connaît encore mieux l'attitude de l'église à leur égard<sup>8</sup>. D'une certaine manière l'esprit des Goliards reste vivant au XV<sup>e</sup>. siècle. Lorsque le *Pénitentiel* de Thomas Cabham<sup>9</sup>, à la fin du XIII<sup>e</sup>. siècle, nous décrit ce genre marginal de jongleurs: «Transformant et transfigurant corpora sua per turpes saltus et per turpes gestus [...] frequentant publicas potationes et lascivas congregationes, et cantant ibi diversas cantilenas ut moveant homines ad lasciviam» on imagine bien nos auteurs et interprètes des sermons joyeux s'inscrivant dans cette longue tradition qui plonge ses racines dans la fête populaire, la picaresque des Goliards pour se perdre dans les origines lointaines mais collectives de la parodie. Leur activité créatrice semble ne pas être le résultat d'un individu, mais plutôt la création collective d'un groupe: écoliers, basochiens, collégiens, corporations, confréries... Cette dimension collective du «jeu», qu'elle soit bourgeoise ou populaire, contribuera à la naissance d'un véritable théâtre comique profane avec les farces, les sotties etc. C'est la thèse –très logique d'ailleurs–, soutenue par Aubailly<sup>10</sup>, mais qui jure un tant soit peu avec la chronologie. Car en vérité il y a une coexistence chronologique des farces et des sotties avec les sermons joyeux et les monologues dramatiques en général. A. Tissier remarque pour sa part que: «Rien ne serait plus contraire à la réalité que de croire que ces différents genres sont cloisonnés, indépendants»<sup>11</sup>.

Le sermon joyeux comme le monologue dramatique peuvent très bien avoir contribué à la naissance d'un véritable théâtre profane, mais nous voudrions signaler qu'ils sont déjà des manifestations mineures d'un théâtre profane qui répond au goût de certaines couches sociales dans des villes comme Rouen, Paris, Auxerre, Lyon, Toulouse, Avignon... qui aiment promouvoir leurs propres jeux et leurs amusements lors des fêtes populaires, familiales ou fêtes des écoliers ou d'autres confréries ou corporations de métiers et qui ont besoin de se défouler par le rire et par une certaine transgression.

7. Cf. E. Faral, *Les jongleurs en France au moyen âge*. Paris, Libr. Champion, 1971, p. 66 et ss.

8. L'Eglise montra toute sévérité contre les Goliards dans les Conciles de Sens (1223), de Trèves (1227), de Tours (1231), de Cahors (1287) et d'une façon définitive et dans toute la chrétienté dans le Concile de Salzbourg (1291). Cf. E. Faral, op. cit., chap. II: «L'église contre les jongleurs».

9. Cité par E. Faral, Op. cit., p. 67.

10. *Le théâtre médiéval profane et comique*. Paris, Larousse, 1975.

11. Cf. A. Tissier, *La farce en France de 1450 à 1550*. Paris, Sedes-Cdu, 1976, vol. I, p. 17.

## 1. LE SERMON JOYEUX COMME PARODIE DRAMATIQUE DU SERMON SÉRIEUX

Le sermon sérieux constitue –un peu comme les textes des Goliards– un hybride littéraire à mi-chemin entre la culture des lettrés et la culture populaire. D'une part le sermon joyeux fait partie d'une certaine, et parfois trop poussée, érudition livresque qui trahit les origines intellectuelles des clercs; et d'autre part le sermon joyeux n'est pas –loin de là– étranger à une vulgarité, un caractère scabreux et obscène propres à la populace ainsi qu'aux tournures de la langue populaire qui est –par définition– réaliste, crue et sans-gêne.

Nous allons laisser de côté la distinction –pas tout à fait nette, par ailleurs– entre pastiche, parodie, travestissement burlesque que G. Genette s'efforce à faire dans *Palimpsestes*.

Voici néanmoins un essai de définition du sermon joyeux qui prétend saisir toutes les possibilités d'un bon rendement: Un texte qui imite et déforme par la caricature le sermon sérieux, reproduisant donc certains traits et certains tics du texte cible dans une intention de dérision et par conséquent ludique et transgressive.

La date et le lieu de naissance du sermon ont lieu à l'intérieur de la fête: carrefour, foire, noce ou taverne...il terminera sur la scène. C'est pourquoi, tout naturellement du point de vue social le sermon joyeux fonctionne comme soupape de sûreté, comme un véritable exutoire. Et la transgression que le sermon véhicule est contrôlée à partir du moment où il est inséré dans des formes et formules préétablies. Car, d'une part, la fête en général suppose un renversement de valeurs, une relativisation des idéologies, une mise en cause de l'ordre établi et un bouleversement des distinctions sociales. L'illusion de cet essai de viabilité d'un monde à l'envers et de ce retour illusoire au chaos remplit une fonction très salutaire du point de vue psychique et social. Mais, d'autre part, au terme de la fête –un désordre que l'ordre permet– le monde reprend ses droits. L'ordre momentanément bouleversé est à nouveau sain et sauf. Du vignaud dans son livre *Fêtes et civilisations*<sup>12</sup> nous rappelle que la fête «est sans doute la seule provocation des sociétés au changement et à la remise en question» et un peu plus loin «elle place, pour quelque temps, l'homme et les hommes en face d'une réalité trans-objective et trans-subjective, arrache le social au social et puise dans la découverte des instances ainsi perçues une capacité infinie de création et d'innovation».

Le rire est toujours une réponse affirmative à la mise en cause du pouvoir et du savoir. Le rire est comme l'expression du **Ça** inconscient qui se moque du **Moi** et du **Sur-moi** sociaux, instances répressives et refoulantes.

Le sermon joyeux, né au cœur même de la fête, est foncièrement jeu et transgression.

12. Paris, PUF, 1973, p. 194 et 196.

Jeu fondé sur le déguisement et le mime. Jeu qui nous rappelle les origines de la comédie antique issue du *Cômos*<sup>13</sup>, où l'on privilégie la parodie grossière, le burlesque et tous les éléments qui contribuent à souligner la dimension ludique et le rire d'une part et, d'autre part la dimension irrespectueuse et irrévérencieuse.

Les barbouillages, les masques et les déguisements se trouvent à l'origine de la plus élémentaire manifestation théâtrale. Le changement d'identité –je est un autre– sous-tend la distinction entre personne et personnage dès l'aube du théâtre, avant même l'utilisation des procédés linguistiques.

Le mime qui est le langage originel et universel, un langage sans procédés linguistiques, suppose la reconquête de la naïveté et/ou de la malice du geste.

Cette dramatisation, si rudimentaire soit-elle –au dire de quelques-uns–, qu'est le sermon joyeux a comme base le déguisement: l'acteur apparaît déguisé en «faux» prédicateur et parfois même «le prescheur s'habille en femme» (*Sermon pour une nopce; Sermon joyeux des femmes*).

Côté mime, on en est bien certain, l'acteur gestualise à l'exagération –surtout des gestes obscènes qu'on peut facilement imaginer (Cf. *Sermon de saint Billouard*, etc.)

Le «jeu» théâtral du sermon joyeux –textes, gestes, décor– comme n'importe quel jeu, véhicule une dose d'innocence en re-utilisant des formes et des structures préexistantes et une dose de perversion en adoptant une certaine nouveauté, improvisation ou surprise. Le sermon joyeux fait très habilement et très intuitivement le dosage de ces deux éléments: Innocence/perversion; répétition/surprise.

C'est pourquoi le sermon joyeux en tant qu'imitation –du sermon sérieux– a quelque chose de simiesque et de caricaturale. Il devient grimace –au sens étymologique de masque– et imagerie –au sens de petite comédie destinée à tromper–.

La perversion du «jeu» s'accomplit dans la transgression. Nos sermons joyeux sont des paradigmes de l'outrance. Dans ces simulacres du sérieux on met en cause: 1. Le caractère sacré des personnes et des personnages: prêtres, moines, évêques, bien sûr, mais aussi les saints et Dieu lui-même....à tel point que la cour céleste semble plutôt la Cour des Miracles. 2. les choses et les rites en commençant par la liturgie et toute sa paraphernalia d'invocations, de bénédictions etc. 3. les principes et les vérités du dogme et de la morale.

En même temps on sacralise l'ivrognerie, la débauche, la lubricité; des objets –phallus–, ou des animaux qui tout naturellement prêtent à rire tels que madame Gueline –ou à pleurer comme l'oignon–. Cette parodie du sacré fait sortir le soi-disant sacré de son circuit fermé pour le remettre dans le circuit ouvert du profane –profanation, et par conséquent dégradation du sacré–. La parodie démasque aussi les principes, les vérités et même l'Écriture de leur prétention à de tels principes, à de telles vérités....

13. Cf. R. Pignarre, *Histoire du théâtre*. Paris, PUF, 1974, p. 16.

En plus, le discours qui mime le sermon sérieux rabaisse et souille les choses sacrées par le contraste instauré entre le style enflé, pompeux et grandiloquent et la vulgarité et le caractère scabreux du contenu; entre le vocabulaire pseudo-théologique et pseudo-scolastique appliqué à des objets ou des situations érotiques ou en rapport avec la bouffe ou le pinard. Discours lubriques ou libertins parsemés de citations des textes sacrés (le *Sermon joyeux de bien boire*, par exemple, reprend le mot du Christ sur la croix «Sitis» pour exhorter les «fidèles» à boire).

## 2. STRUCTURE. CLASSEMENT. MISE EN SCÈNE

Bien que chaque sermon garde une spécificité qui lui est propre, la structure-canevas du sermon joyeux peut être résumé ainsi:

1. Le thème et sa présentation. Il s'agit d'une citation, très souvent en latin macaronique, biblique ou pseudo-biblique. Tantôt on invoque une autre autorité (Caton, par exemple), tantôt la citation est entièrement inventée.

Le thème est, d'ordinaire, suivi d'une bénédiction ou d'une invocation, ainsi que d'une invitation à l'écoute ou au silence et d'une pause pour boire<sup>14</sup>.

2. L'exposition du thème –précédé parfois d'un plan et de sa division en différentes parties–.

L'exposition se déroule d'après ces trois possibilités: a.- soit par le récit de la vie, miracles et exploits d'un saint facétieux, y compris son martyre. b.- soit par le développement d'exemples et/ou de syllogismes et/ou d'arguments d'autorité. c.- soit par le récit des instructions ou des stratégies à caractère sexuel.

3. Le sermon se termine généralement par une exhortation morale –disons plutôt immorale–.

En vérité, le sermon qui n'a pour but que de rire et de faire rire ne possède –en général– qu'une structure assez souple.

Un classement est-il possible? Aubailly<sup>15</sup> semble s'incliner pour une tripartition:

1. les sermons joyeux débités à l'occasion des fêtes familiales et surtout des banquets des noces, du genre *Sermon pour une nupte*.

14. Ce qui nous montre que le sermon fait partie de la fête. En même temps il peut très bien s'agir d'une critique des moines ou des prêtres très attirés par la bonne chère et par le vin. Le prêtre ivrogne ou paillard –ainsi que le mari jaloux et cocu– était déjà un des personnages favoris des fabliaux. Chez Rabelais on trouve constamment l'écho de ce penchant, Cf. *Gargantua* chap. V «Les propos de biens yvres» in op. cit., p. 16 et ss.

15. Op. cit., p. 60 et ss.

2. Les sermons prononcés à l'occasion des fêtes populaires et qui parodient les sermons sérieux des vies de saints, du genre *saint Oignon*, *saint Hareng* etc. et

3. les sermons plus raffinés du point de vue de la forme et de la mise en scène, du genre *Sermon d'ung quartier de mouton*, *Sermon de la Choppinerie* ou le *sermon de grant value à toulx les foulx*. Ce dernier groupe étant plus probablement le résultat d'un milieu plus professionnel: écoliers, collégiens, basochiens ou compagnie de sots.

Classification qui peut être qualifiée d'arbitraire –comme n'importe quelle classification– mais qui est certainement très pragmatique et qui tient compte de la théorie évolutive de l'auteur qui considère le sermon joyeux et le monologue dramatique comme différents stades successifs du développement du genre qui conduira vers le véritable théâtre profane. Un classement possible selon le sujet traité est très séduisant, et il peut être dégagé à partir de la dernière partie de ce travail.

Il est évident que les différences existant dans le corpus des sermons joyeux sont très perceptibles. Et chaque sermon ne répond pas à une stéréotypie où il serait question de changer le titre, le contenu ou la longueur.

Parfois le titre «sermon» n'est pas suffisant pour accorder à la pièce en question le caractère de sermon joyeux. Koopmans lui-même dans l'introduction de son *Recueil* s'exprime ainsi: «Nous n'avons pas retenu les monologues d'amoureux qui – bien qu'appelés parfois sermon joyeux– se passent de références à l'éloquence sacrée»<sup>16</sup>. Il a tout à fait raison. Mais l'on comprend très mal pourquoi le soi-disant *Sermon joyeux de l'Entrée de table* fait partie de son recueil étant donné qu'il s'agit tout simplement d'une parodie du «benedicite» et de «l'action de grâces» avant et après le repas. Dans le *Recueil* de Koopmans on trouve encore d'autres spécimens qui ne peuvent aucunement être considérés comme de tels sermons joyeux. Tel est le cas du *Sermon joyeux de la vie de madame Gueline*<sup>17</sup>. Il s'agit, en vérité, d'une «**quaestio disputata**». Voici le commencement: «Quaeritur utrum capones et galinae meliores [...]»<sup>18</sup>. Et une fois la question posée, elle est développée à l'appui de citations en latin de cuisine –et cette fois-ci au sens littéral du terme– des soi-disant autorités dans la matière. Aucune des caractéristiques affichées par Koopmans dans son introduction ne peut être attribuée à cette parodie si ce n'est le latin et la tonalité humoristique.

Dans le *Sermon de la Choppinerie* il s'agit d'un mélange évident de sermon et de *quaestio disputata*. La pièce, d'origine parisienne, doit être l'oeuvre d'un étudiant très familiarisé avec les *Atqui*, *Ergo*, *Sic arguo vobis*, *Probetis ergo*, *partim*, *saltem*, *item* etc. de la scolastique. Cette pièce peut donc être retenue comme sermon.

16. Op. cit., p. 50.

17. Koopmans, op. cit., p. 309 et ss.

18. On trouve chez Rabelais, dans le répertoire de la Librairie de Saint-Victor, le titre suivant: «*Quaestio subtilissima, utrum chimera in vacuo bombinans possit comedere secundas intentiones, et fuit debatuta per decem hebdomadas in Concilio Constantinensi*» *Pantagruel* chap. VIII, op. cit., p. 198.

Le titre et la teneur ont contribué même à abuser les spécialistes. En principe le sermon joyeux devrait comporter, comme le sermon sérieux, un seul personnage. C'est pourquoi le *Sermon de la Choppinerie* pourrait très bien être considéré comme une farce<sup>19</sup>. Dans le *Sermon joyeux de bien boire* l'on dit très clairement dans le manuscrit: «A deux personnages, c'est assavoir le prescheur et le cuisinier»<sup>20</sup>. Ce soi-disant sermon est en vérité une farce ou au moins un dialogue<sup>21</sup>.

L'on constate, donc, un certain flottement dans ces genres très proches les uns des autres: monologue, dialogue, sermon, farce, quaestio disputata etc.

Pour ce qui est de la mise en scène, il est évident que le sermon joyeux ne comporte pas de grands moyens pour s'adresser au public. Mis à part le texte, le déguisement et les gestes –dont on a déjà parlé– nous ne disposons pas d'indications scéniques ou de didascalies pour l'interprétation. On peut les inférer à partir du texte –Cf., par exemple, le travail d'induction fait par Koopmans dans le texte établi du *Sermon joyeux de bien boire*–.

On peut supposer aussi que l'acteur se sert parfois d'une marotte, ou d'un bâton –à signification phallique–. Etant donné que le sermon joyeux est une production destinée aux occasions les plus diverses, la chaire du sermonneur peut très bien être soit une chaise, un échafaud –qui peut servir à d'autres types de spectacle: saltimbanques, acrobates, farces etc.– et même un tonneau<sup>22</sup>.

Le public, différent selon l'occasion, est un public facile et qui a envie de rire. Le sermonneur s'adresse à son public dans des termes parodiques –ce qui implique une complicité–: «peuple dévot» (*saint Billouard*), «O bon et devot assistoire» (*Sermon de tous les fous*), «Seigneurs grands et petits» (*ibid*), «Seigneurs et dames» (*Sermon des Friponniers et des Friponnières*), et l'on imagine mal quel genre de dames sont celles qui vont écouter les obscénités qui suivent! Parfois tout revient à une question de politesse, de compérage ou à la toute simple captatio benevolentiae: «Vaillans gens» (*Choppinerie*), «Bonnes gens» (*Sermon des femmes*), «Gentilz pions, vaillans gourmets» (*Choppinerie*). Dans le *Sermon de bien boire* le cuisinier s'adresse aux «seigneurs et dames d'excellence», le public devient lui-même objet de plaisanterie.

Il s'agit d'un public qui participe et qui répond à la mise en scène par un rire provocateur et joyeux. Le sermonneur en faisant sortir au grand jour des mots tabous, des thèmes interdits en rapport avec la sexualité ou la scatologie canalise le défolement d'un auditoire qui voit ainsi émerger ses pulsions refoulées. L'homme du Moyen Age malgré les conditions de misère et d'oppression conserve sa santé psychique grâce à

19. Cf. A. Tissier, op. cit., p. 20. «La farce, dit-il, se contente de 2 à 6 personnages».

20. Koopmans, op. cit., p. 555.

21. Aubailly insiste sur la valeur «dramatique du genre» s'appuyant sur ces deux derniers sermons. Op. cit., p. 67-68.

22. Cf. A. Yllera, «De la <fête des fous> al <sermon plaisant>» in Cuadernos de Filología Francesa n° 4. Cáceres, Servicio Publicaciones UNEX, 1990, p. 169.



un appétit friand de rire, de plaisanterie. Rire qui nous parle d'un esprit sans-gêne, impertinent, moqueur et frondeur, qui n'a rien à voir avec l'obscurantisme clérical qui semble avoir traversé cette époque.

### 3. LES THÈMES

#### 1. *Le sexe*

«Summum bonum in braguibus et braguetis» argumente Panurge pour démontrer que «la braguette est première pièce de harnois entre gens de guerre»<sup>23</sup>. Qu'en est-il de l'amour courtois et chevaleresque ainsi tourné en dérision. Pierre Le Gentil nous confirme que cette époque est éminemment contradictoire: matérialiste et mystique, sensible et brutale<sup>24</sup>. Une époque, par conséquent, contradictoire et paradoxale dans ses excès: Du point de vue théâtral elle engendre à côté des **Miracles** et des **Mystères...des farces** et des **sotties** et une espèce de littérature sauvage, dont une des manifestations serait le **sermon joyeux** qui chante l'anomie du plaisir et de l'instinct. Littérature sauvage qui émerge comme un «défoulement subjectif et collectif», selon l'avis de P. Bec<sup>25</sup>. «La fin'amor, dit-il encore à propos de ce qu'il appelle le contre-texte médiéval occitan, se marginalise d'abord, prend du recul par rapport à elle-même, puis se nie en tombant volontairement dans le burlesque, le scatologique ou l'obscène».

L'époque secrète, donc, une contre-culture immorale, anticonformiste et subversive qui met en cause les vieilles valeurs d'une société aux structures idéologiques et sociales dépassées et hypocrites.

C'est pourquoi le sermon joyeux appelle les choses par leur nom: on appelle un con un con et une couille une couille. Mais, en même temps les auteurs de sermons savent jouer avec l'ambiguïté, la polysémie, l'homonymie, la métaphore, le jeu de mots.... ce qui fait que l'on se trouve devant des pièces littéraires et non pas devant des monuments d'obscénité ou de pornographie.

Le traitement de la sexualité répond à une intention fondamentalement ludique et à une conception hédoniste de la vie. C'est encore une fois la devise *carpe diem*, «cueille le jour», des goliards pour attraper le plaisir avant qu'il ne soit trop tard.

Les sermons joyeux de *Saint Velu*, *Saint Billouard*, *frère Guillebert*, *l'Endouille*.....célèbrent le fétiche mâle, le phallus, en tant qu'être doué d'autonomie, omnipuissant, miraculeux et guérisseur, capable de tous les exploits imaginables à l'instar du chevalier sortant victorieux d'un combat singulier:

23. *Le Tiers Livre*. Chap. VIII. op. cit., p. 357.

24. *La littérature française du Moyen Age*. Paris, A. Colin, 1968, p. 168.

25. *Burlesque et obscénité chez les troubadours*. Paris, Stock, 1984, p. 8.

«vous savés bien que le con batre  
vault mieulx cent fois que batailler»<sup>26</sup>.

Sexualité débridée et en même temps innocente. Sexualité qui ne tient pas compte de l'amour au sens humain. C'est l'amour du con et non pas du don<sup>27</sup>. Sexualité fondée sur l'instinct et non pas sur l'échange. < Erase un sexo a un hombre (o a una mujer) pegado> pour parodier les vers de Quevedo.

## 2. La femme

En tant que détentrice naturelle du destin morphologique du phallus, la femme est avant tout et surtout un sexe: «tabernaculo», «calibistris», «cul», «connin», «terre à labourer», «baril» auquel il faut un bouchon etc. etc.

Le sermon joyeux est aussi porte-parole de la misogynie médiévale. Les femmes sont perverses, perfides, rusées, infidèles, menteuses, diaboliques, instables, irraisonnées, vicieuses..... Devant ce panorama on pourrait se demander à la manière de Villon: Mais, où sont les dames d'antan? Villon lui aussi est victime de cette misogynie, même si avec lui on se trouve dans une autre galaxie:

«Item, m'amour, ma chère Rose  
Ne lui laisse ne coeur ne foie:  
Elle amerait mieux autre chose.»<sup>28</sup>

On trouve chez Rabelais les indices de toute une atmosphère de suspicion à l'égard des femmes: «Il n'est coqü qui veult» répondra frère Jan à Panurge<sup>29</sup>. Mais Panurge est toujours obsédé par le problème: «Si Peu Que Rien. Seray-je point coqü?» Et Rondibilis lui montre et lui démontre que le cocuage est l'apanage du mariage: «Quand je diz femme, je diz un sexe tant fragil, tant variable, tant inconstant et imperfeict [.....]»<sup>30</sup>. Sur un plan burlesque Rabelais passe en revue la mentalité du temps à l'égard des femmes, en faisant remonter l'origine du problème aux textes de Platon (*Timée*) où il est question de savoir si l'on doit ranger les femmes parmi les animaux raisonnables ou parmi les «bestes brutes».

Le sermon joyeux se fait l'écho caricatural de cette tradition avec les additifs apportés par le judéo-christianisme qui regorge d'illustrations paradigmatiques:

26. Recueil Koopmans. Sermon des Barbes et des Brayes, p. 89.

27. Cf. P. Bec, op. cit., p. 53.

28. *Le Testament* XC, in *Oeuvres Poétiques*. Paris, Flammarion, 1965, p. 85.

29. *Le Tiers Livre* chap. XXVIII, in op. cit., p. 429.

30. Ibid. Chap. XXXII, p. 444 et ss.

«Mais cuides-tu estre plus sage  
Que Samson, qui perdit l'usage  
De force par le foeminin sexe?»<sup>31</sup>

Le poète Virgile est lui aussi pris à témoin de la malignité féminine:

«Dedans in corbeille au vent  
Se vit publicquement pendu»<sup>32</sup>

Et le cocuage est le premier et le plus grand danger pour ceux qui s'embarquent dans le mariage, donc le premier grief à faire à la femme:

«Pour consoler pauvres coquuz  
Je dy: foemineis abuz»<sup>33</sup>

Le sujet devient donc inépuisable:

«Qui voudroit escripvre des femmes  
Il faudrait de papier dix rames»<sup>34</sup>

En effet, il y a des sermons entiers consacrés aux malheurs provoqués par la femme dans le mariage: *Sermon joyeux du ménage*; *Sermon joyeux des maux de mariage*. Ce dernier annonce dans son incipit et sa tonalité:

«Matrimonie matrimonia  
Mala producunt omnia»<sup>35</sup>

et sa source d'inspiration: *Les Quinze joyes de Mariage*.

L'homme marié acquiert «l'aureolle de vray martyr»<sup>36</sup> et il est pris pour une victime: «Helas! povre homme, je te plains!»<sup>37</sup>.

Seul le *Sermon joyeux des Barbes et Brayes* semble considérer la femme comme une partenaire de l'homme à parts égales dans le plaisir sexuel:

«Encore est plus grand deshonneur  
Sans jamais recouvrer honneur

31. *Discours joyeux en façon de sermon*. Koopmans. Op. cit., p. 176.

32. Ibid., p. 176-7.

33. Ibid., p. 179.

34. *Sermon joyeux de tous les fous*. Ibid., p. 281.

35. Koopmans, p. 350.

36. Ibid., p. 352.

37. Ibid., p. 360.

D'entrer en champ à cul armé  
Contre un aultre desarmé»<sup>38</sup>.

Une société patriarcale supporte mal que la femme, qui devient un bien –une propriété– par le mariage et qui en plus détient les clés du plaisir sexuel, puisse disposer d'une liberté sexuelle ou affective. Le cocuage est donc l'injure impardonnable. Ce méfait est le premier sur la liste interminable des fautes attribuées à la femme. «Pour un plaisir mille douleurs», dira Villon<sup>39</sup>.

### 3. *Le boire et le manger*

«Venite apotemus» dit le moine à Gargantua<sup>40</sup> parodiant le «venite adoremus» de la liturgie. Et Villon, très connaisseur de la nature humaine atteste dans son *Testament* que «la dance villon de la pance»<sup>41</sup>. Dans une société qui ne se caractérise pas, au moins dans certains milieux, par l'abondance, le manger et le boire constituent une espèce de rêve-aspiration qui se matérialise dans la littérature des marginaux. Ainsi le goliard, vagabond et infortuné convive au banquet de la vie, chante:

«Meum est propositum  
in taberna mori  
ut sint vina proxima  
morientis ori»<sup>42</sup>.

Et un peu plus loin:

«Ego versus faciens  
bibo vinum bonum  
et quod habent purius  
dolia cauponum  
Tale vinum generat  
copiam sermonum»<sup>43</sup>.

Nos auteurs de sermons ont aussi besoin du vin pour lubrifier leur verve et leur éloquence. Ils demandent ou invitent à boire avant l'entrée en matière. Dans le *Recueil* de Koopmans il y a trois sermons entièrement consacrés aux «potatores»: *Ser-*

38. Koopmans, p. 98.

39. *Le Testament*, LXIV. Op. cit., p. 71.

40. Rabelais. *Gargantua* chap. XLI. Op. cit., p. 122.

41. *Testament XXV*. Op. cit., p. 53.

42. *Carmina burana*. Estuans intrinsecus, XXXVIII, 9. Barcelona, Seix-Barral, 1978, p. 279.

43. *Ibid.*, p. 282.

mon de la Choppinerie, *Sermon joyeux de Saint Raisin* et le *Sermon jopyeux de bien boire*. Tous trois à caractère bachique sous prétexte de la Saint Martin ou de la Saint Nicolas et tous trois solidement fondés sur l'Écriture: «Qui bibunt me adhuc sicient» (*Choppinerie*), «Bibite et comedite» (*Bien boire*).

D'autres sermons dont le contenu est sans rapport avec le vin commencent par une invocation à Bachus: «In nomine Bachi Sileni» (*Sermon des maux de mariage*).

Le récit des noces de Camacho deviendra avec Cervantès le paradigme de la corne d'abondance et de l'accomplissement du rêve de certaines couches sociales qui voient ainsi illusoirement leur imagination rassasiée dans des époques de pénurie et de dénuement. Les sermons concernant le manger (*Sermon de la vie de madame Gueline* – si cette *quaestio disputata* peut être considérée comme sermon –, *Sermon joyeux de Saint Hareng*, *Sermon joyeux de Saint Jambon* et de *Sainte Andouille*, *Sermon joyeux de Saint Oignon*) vantent, sous la forme d'une hagiographie, les vertus et les exploits culinaires et alimentaires de telles denrées.

#### 4. *Le quotidien*

Le quotidien peut aussi être source de rire. Et parmi le quotidien, des animaux parasites monnaie courante à l'époque: les poux et les puces (*Sermon du Pou et de la Puce*, *Sermon de monsieur Saint Pou*). Et quoi de plus quotidien et de plus risible encore parmi les plaisanteries et les galéjades des écoliers ou du menu peuple que le pet ou la vessie? (*Sermon des quatre vents* – dernière partie –)<sup>44</sup>.

Bref, le sermonnaire joyeux est un Marché aux puces où l'on peut trouver toutes sortes de sujets.

Il y avait finalement un sermon qu'on pourrait cataloguer comme du quotidien universitaire: la *lectio* universitaire sous la forme d'un sermon plaisant: *Sermon joyeux des faits de Nemo*. Sermon qui semble être la traduction d'un sermon parodique en latin, et qui se caractérise par une absence totale d'obscénité ou de scatologie. Le côté ludique du sermon repose sur les traits d'esprit et d'ingéniosité dont l'auteur fait preuve pour transformer le mot latin «nemo» en le «seigneur Nemo» dont la présence, la puissance et la hardiesse traversent l'Écriture en long et en large.

#### *En manière de conclusion*

Le sermon joyeux – considéré comme un fait littéraire marginal et de 2ème ou 3ème rang – peut très bien faire partie de cette lignée d'irréguliers du langage qui mé-

44. Le vulgaire et le quotidien sont toujours et partout source d'inspiration dans une espèce de contre-littérature parodique. Chez P. BEC l'on trouve quelques textes – appartenant à des troubadours du XIII<sup>e</sup> siècle – sur ce sujet: «Du pet qui fait marcher les navires», «*La reine des pets*» et deux «*coblas scatologiques*» Op. cit., pp. 154 et 157; 165; 173 et 176 respectivement.

rite d'être réhabilitée non seulement parce qu'il prépare l'avènement du véritable théâtre comique profane, mais aussi parce qu'il fait partie d'un courant libertaire et libertin qui contrebalance et la sclérose d'autres genres en train de périmer et la contrainte exercée par des rigueurs morales et théologiques en vogue.

Le sermon joyeux avec le pouvoir corrosif que le rire comporte, avec la verdeur de son langage peut et doit être situé come une borne très visible dans l'itinéraire littéraire par son extraordinaire fraîcheur et par son éclat un peu trop désinvolte. Le sermon joyeux serait au service de la perversité du rire et de la transgression. Il est une invitation au plaisir –boire, manger, forniquer...ou tout simplement rire– faite par de joyeux rebelles dans une époque répressive, apparemment vouée au sacré et où les détenteurs du pouvoir et du savoir se caractérisent par l'hypocrisie. Il est un échantillon de plus de la littérature déviante et du crime de lèse-littérature.....les Goliards, les Villon, les Rabelais, les Vian, les Queneau, les Norge....accepteraient de le signer.